

La fraternité : un devoir ?

Jean-Bernard Lévy
Chirurgien et philosophe

On compare volontiers amitié et fraternité. On hisse au rang des valeurs princeps la fraternité, l'amitié n'étant qu'une pulsion somme toute méprisable. Mais qu'est-ce au juste que la fraternité ? Qu'est-ce que faire preuve de fraternité ? Est-ce un sentiment ? Est-ce une nécessité sociale ? Est-ce un devoir ? Serait-il alors plus contraignant que les autres ? Nous nous proposons, non de répondre à ces questions - qui pourrait y prétendre -, mais de faire quelques observations permettant de poser de façon peut-être plus appropriée le véritable enjeu.

Qu'est-ce qu'un frère ?

Nombre de groupements sociaux qualifient leurs membres de frères. Différents ordres religieux utilisent cette terminologie. Pourtant le mot *frère* désigne à l'origine un rapport familial. Il traduit une même origine génétique : des frères ont les mêmes parents, au moins un père ou une mère en commun. Il existe donc une ressemblance, sinon une similitude entre deux frères¹.

Mais en dehors des faits généalogiques, le mot *frère* traduit, au moins sur le plan théorique, une même éducation : deux frères sont

élevés par les mêmes parents, donc admettent les mêmes valeurs éthiques ; ils ont reçu les mêmes critères de jugement, ils privilégient volontiers les mêmes choix. L'expression frère de lait corrobore cette conception : ce n'est plus le patrimoine génétique qui est désigné mais le fait de partager alimentation et surtout affection, attention maternelle. Aussi se déclarer frères quand on a des parents différents, des cultures parfois même opposées, témoigne d'une recherche de rapprochement. Les grecs étaient citoyens d'une ville parce qu'ils étaient mythiquement frères, puisque fils d'un même dieu, ou d'une même entité divine. Ainsi les premiers thébains étaient nés des dents du dragon que Cadmos, le fondateur de Thèbes, avait tué ; ils étaient frères (ou plus exactement cousins), car descendants du dragon.

Le concept de frère sous-entend donc, au sens premier, une consanguinité et une éducation commune. Mais il souligne aussi une réciprocité de rapports et une égalité qu'atténue à peine la notion d'âge : frère aîné, frère cadet. L'extension de cette appellation à des gens qui partagent une idéologie, où un certain nombre de projets en commun, repose alors sur des postulats. Ainsi pour certaines confessions religieuses, comme le christianisme, nous sommes tous frères puisque nous sommes tous fils de Dieu. Mais le terme ne s'applique bien vite à ceux-là seuls qui adhèrent à cette idée : un homme ne parle en général pas de son frère pour désigner un homme qui est aux antipodes de ses valeurs, ou alors, s'il le fait, c'est pour montrer sa générosité, une certaine grandeur d'âme.

¹ Elle peut être même plus importante que celle qui relie parents et enfants. Les vrais jumeaux ont le même patrimoine génétique. Deux frères, même d'âge différents, pourraient, certes, être totalement différents sur le plan chromosomique - ce serait un extraordinaire hasard. Ils ont le plus souvent à peu près la moitié de gènes en commun, et même statistiquement un peu plus s'ils sont du même sexe.

On voit ainsi se dessiner quelques effets pervers. Les organisations - utilisons ce mot plus vague de préférence à celui de fraternité ou de confrérie sur lesquels nous reviendrons plus loin - dont les membres sont des frères, ont quelques caractéristiques. A la tête, celui qui détient l'autorité spirituelle fait volontiers office de *père*. Il s'instaure parfois même un véritable *paternalisme*, c'est-à-dire une mise sous tutelle des membres de l'organisation : les frères sont considérés parfois comme des fils mineurs n'ayant pas la totalité des droits que le (ou les) supérieur(s) dans l'organisation monopolisent. C'est le cas des ordres religieux où la hiérarchie reprend même ces mots : frère, père, supérieur.

La plupart des organisations initiatiques, de façon peut-être plus subtile, reposent sur cette conception : les initiés sont des frères, mais au-dessus de cette classe "inférieure" (novices, apprentis, écuyers...) existe, ne serait-ce que fonctionnellement, une classe supérieure : les initiants qui ne sont pas seulement des frères aînés, mais des dirigeants, des cadres, sortis du rang, qui risquent, peu ou prou, de se vouloir, ou d'être ressentis, comme des "pères spirituels" : un gourou est un père pour ses fils ; ses élèves sont des "frères".

Plus néfaste encore est l'effet *secte* de telles organisations : il y a ceux qui sont frères et ceux qui ne le sont pas. Cette conséquence est d'autant plus grave que l'ambition, avouée ou cachée, de celles-ci est de faire de tous les hommes des frères... bien sûr dans la vision et le respect de normes spécifiques qui répondent aux buts spécifiques de l'organisation. Celui qui refuse d'être frère risque d'être éliminé... pour qu'il n'y ait plus que des frères. Et tous les totalitarismes reposent sur cette notion.

"Aime ton prochain comme toi-même" nous disent les Écritures. Est-ce dire que le "lointain" n'a pas le droit à l'amour. Est-ce dire que plus le prochain se rapproche, plus il est digne de cet amour ? Qui y a-t-il de plus proche qu'un frère ? Le frère est donc celui qu'on aime, qu'on doit aimer. *A contrario*, celui n'est pas proche, qui n'est pas reconnu comme frère n'a pas les privilèges inhérents à la fraternité. L'effet *secte* laisse ainsi entrevoir un autre danger : le fanatisme. Entre privilégier le frère, convaincre quelqu'un de participer à ses idées pour devenir membre de la fraternité, refuser l'étranger et même le

combattre car il n'est pas frère, il n'y a en vérité que des nuances. Bien sûr, l'organisation est prosélyte par nécessité et offre à tous (en dehors de critères d'exclusion, racial par exemple) de la rejoindre et de devenir frère, mais cela nécessite un partage *a priori* de valeurs, voire une conversion ou des concessions de la part du nouveau venu.

Ainsi le deuxième commandement du *Décatalogue* biblique, dont nous venons de souligner les effets pervers, est loin d'être aussi limpide qu'il paraît. On ne fera que citer le vieil adage qui semble venir en contrepoint : "le moi est haïssable" : comment pourrait-on aimer quelqu'un comme ce qu'il convient de haïr. Soulignons que celui qu'il faut aimer n'est ni le frère, ni le "lointain", mais le proche. Est-ce que, selon la *Bible*, il est inutile de rappeler qu'il faut aimer son frère ? Est-ce que frère et prochain sont assimilés ? Pourquoi ne pas aimer tous les hommes et limiter cet effet, ce *devoir* ? Est-ce que le plus difficile, pour ne pas dire l'impossible, n'est-il pas aimer celui que tout oppose à vous, qui risque à chaque instant d'entrer en conflit avec vous ? Nous reviendrons plus loin sur cette notion de "frères ennemis". Le "lointain" vous laisse, à vrai dire, le plus souvent indifférent. L'entrée dans une association de type "fraternelle" vous apporte instantanément de nouveaux frères, donc de nouveaux conflits potentiels. Le besoin de "fraternité" devient alors une nécessité, il est bien un devoir.

Les sectes sont aujourd'hui plus florissantes que jamais, sans doute parce qu'elles offrent à des être isolés, apeurés par les stress de la vie moderne, dans des Cités hostiles et sans âme, sans spiritualité, une famille, des frères, des hommes qui partagent ce sentiment de panique devant un monde hostile. Ce besoin de chaleur fraternelle est hélas exploité par quelques individus sans scrupules, comme toutes les angoisses humaines peuvent l'être, le sont ou l'ont été. Ces sectes contemporaines, comme celles des temps passés, reposent sur des schémas simples. Elles proposent aux hommes de se retrouver dans un cercle d'amour fraternel et offrent aux adeptes, moyennant la renonciation à tout et en particulier à leurs biens matériels, l'espoir d'une vie meilleure. Elles imposent la fraternité comme un devoir premier. C'est celle-ci qui amorce la nécessité du don

appelé, bien sûr, à ne profiter qu'aux dirigeants de la secte.

Fraternité et confrérie

Etre membre d'une *fraternité*, c'est être frère, c'est donc avoir des frères. Dans les organisations qui ont des "frères" pour membres, celui qui adhère reconnaît pour frère, tous les autres, tout autant que tous les autres lui confèrent cette qualité. Il est évident que ceci est un engagement volontiers aveugle. C'est même parfois une renonciation à des préjugés antérieurs. C'est un acte qui souvent, apparemment bénin, s'avère difficile à gérer, voire impossible à réaliser totalement. Ne risque-t-on pas de retrouver un vieil ennemi, un ancien adversaire, parmi ses nouveaux "frères" ? Ne risque-t-on pas de se voir imposer demain un frère qu'hier on haïssait ? L'entrée dans la confrérie obéit rarement aux lois de l'unanimité. Dès que le groupe acquiert un certain volume qui peut connaître tous ses frères ? Qui connaît tous ceux qui veulent et vont adhérer ?

Avant d'aller plus loin dans ce sens revenons sur les concepts de *fraternité* et de *confrérie*, car ceux-ci semblent dépasser singulièrement celui de *frère*.

La Confrérie semble désigner un groupe de personnes ayant une profession ou une activité commune. Deux médecins ne sont pas frères, ils sont confrères. Leurs relations se doivent d'être courtoises. Le respect mutuel de deux *confrères* est une règle. L'engagement, même quand il est régi par un code de déontologie, est moindre que celui de deux frères. Les confréries vinicoles par exemple ont pour membres des gens qui partagent quelques qualités ou quelques goûts communs, mais qui ne se veulent pas frères pour autant. On est plus proche du mot *compagnon* (celui qui partage son pain... avec un autre compagnon) que du mot frère.

A l'opposé de confrérie le terme *fraternité* semble exprimer un concept fort. Il désigne en effet un groupement de *frères* très liés, jusqu'à la mort, voire peut être même au-delà. Et sous ce vocable il faut donc entendre le

plus souvent des organisations qui ont la même vision du cosmos, de l'univers, de Dieu ou du Principe qui régissent le monde.

La fraternité en tant que valeur

L'usage du mot *fraternité* dans la devise française va un peu moins loin : les hommes - les citoyens français en tout cas - doivent être *libres*, ils doivent pouvoir être considérés comme tous *égaux* (en droit à tout le moins). Mais ceci ne suffirait pas ils doivent se considérer comme *frère*. Pourtant ils n'ont pas forcément les mêmes valeurs, puisqu'ils sont libres de leurs choix religieux, de leurs idéologies politiques, de leurs préférences philosophiques. L'ordre des concepts dans la devise *Liberté, Égalité, Fraternité* est loin d'être anodin. On a placé en tête des valeurs essentielles, indiscutable sur le plan de l'éthique habituelle, mais si elles représentent un choix, tout comme la devise pétiniste *Travail, Famille, Patrie* en représentait un autre.

“ On ne peut
exiger la *Fraternité*.
C'est quelque
chose qui s'offre,
pas qui se réclame.

Placer la *Fraternité*, après les deux autres la fait apparaître comme une gratification, comme un supplément. *Liberté* et *Égalité* représentent, aujourd'hui en tout cas, dans le monde occidental, des aspirations universelles. Il n'est pas place ici pour discuter de leurs éventuelles incompatibilités et des contradictions qu'elles peuvent générer. Mais la *Fraternité*, en tout état de cause ne semble avoir le même poids : chacun est en droit d'exiger d'être libre, d'avoir les mêmes droits que tout autre, donc d'être à *égalité*. Il semble s'agir de concepts clairs précis, en tout cas délimitables par des lois. Mais la *Fraternité* ? On ne peut exiger la *Fraternité*. C'est quelque chose qui s'offre, pas qui se réclame.

Placer la *Fraternité* en tête serait reprendre la conception grecque antique évoquée plus haut et faire de ce concept la raison d'être des deux autres : c'est parce qu'ils se considèrent comme frères, qu'ils revendiquent une filiation commune, que les citoyens seraient libres et égaux entre eux. Toute *Liberté* et toute *Égalité* se déduiraient de la *Fraternité*.

Il faut donc entendre par *Fraternité*, dans la devise de la République Française, un

effort de *solidarité*. Les frères doivent avoir l'un pour l'autre une attitude d'entraide mutuelle. Il y a, dans la fraternité, un sentiment *réiproque*. Le mot *mutualité*, très en vogue actuellement, sous-entend ce genre d'assurance avec partage équitable, sans profit, entre les seuls membres du groupe. La fraternité, vue sous cet angle, est donc une sorte d'assurance.

Toutefois, et nous commençons à toucher là, le sens profond du mot, la fraternité, ainsi comprise, est un engagement pris a priori et dont on ignore jusqu'où il peut entraîner. En contractant une assurance, on s'engage à payer une prime qui vous garantit contre un risque déterminé. Le montant de la prime est fixé à l'avance, tout comme la garantie. La fraternité est une entraide bien différente. En théorie on peut tout demander à son frère. Il se doit de tout partager. Au maximum il n'y a plus de biens propres dans une commu-

nauté fraternelle. Tout frère s'engage à céder ce qui lui appartient pour secourir son frère. La garantie bien sûr est, elle aussi, pratiquement illimitée. Il s'agit là, sauf dans le rare cas d'ordres religieux et de sectes, que d'une vision fictive. L'échec des sociétés communautaires et communistes est là pour en attester. La réalité n'est le plus souvent qu'une mince ébauche de ce don réiproque et sans limites que promet le mot.

Toutefois apparaît là une notion de *devoir* (et de *droit*) : je dois partager tout avec mon frère comme il me doit de tout partager avec moi si apparaît cette nécessité. On peut donc dire que la fraternité doit être admise comme un devoir, déjà au sens matériel du terme.

Fraternité et amitié

Deux frères n'ont-ils à partager que leurs biens ? N'ont-ils pas à avoir au-delà des sentiments l'un pour l'autre ? Deux locutions populaires marquent l'ambiguïté de cette assertion. Ne dit-on pas : "s'aimer comme deux frères" ? Mais ne parle-t-on pas aussi de frères ennemis pour désigner des adversaires irréconciliables ? Caïn et Abel, Rémus et Romulus sont de tels frères. Les combats

fratricides sont les plus sanglants. On hait, on tue son *prochain* plus volontiers que son "lointain".

Ces deux mythes se veulent fondateurs, l'un de l'humanité toute entière, l'autre de la civilisation romaine. Ils sont à rapprocher des autres récits expliquant l'origine des cités grecques. Toutes les cultures offrent des exemples similaires. On peut, bien sûr, en déduire en premier lieu que ces mythes soulignent que le fait d'être frères ne définit pas obligatoirement un lien de fraternité, au même titre que nous avons vu que la notion de fraternité se concevait en dehors de tout lien de parenté. Mais ces récits nous montrent que la haine la plus profonde ne peut opposer que des êtres issus d'une même chair. Le contraire de l'amour n'est pas la haine mais l'indifférence et que ces deux sentiments, apparemment opposés, ne reflètent finalement que deux aspects d'un même

On peut donc dire que la fraternité doit être admise comme un devoir, déjà au sens matériel du terme. ●●

concept.

Empédocle, à l'époque où ces légendes étaient encore très vivantes dans la croyance populaire, affirmait qu'amour et haine étaient les deux pulsions qui animaient les quatre éléments, terre, air, eau et feu, et leur donnaient vie.

Peut-on transposer cela ? Dans toutes associations reposant sur la fraternité entre les membres, comme dans toutes familles, le rapprochement parfois excessifs des adhérents, la vie en atmosphère confinée, suscite rivalité et jalousie. La fraternité virtuelle rejoint la fraternité effective : comme dans les mythes que nous avons cités, il y a rivalité entre les frères, recherche de suprématie, de domination (Romulus), quête aussi de la reconnaissance par le chef, ou le père ou toute autorité spirituelle (Caïn) quand la rivalité n'a pas d'objectif plus matériel (argent, amour...). La promiscuité fraternelle et la haine apparaissent comme coexistentielle. Le respect du sentiment de fraternité, au sens que nous lui avons donné plus haut, devient bien vite un devoir essentiel pour ne pas voir le groupe sombrer dans des déchirures fratricides.

On rapprochera de cela toutes les haines entre tribus ou entre cités voisines. Les sociologues et les ethnologues voient dans cette rivalité meurtrière entre clans l'origine de certains interdits, notamment sexuels, car ceux-ci obligent les tribus à échanger (cf par exemple *Totems et tabous* et les ouvrages de Claude Lévi-Strauss). Le tissu social est engendré par l'interdiction de prendre ce qui est trop accessible, trop proche. Il faut que l'homme aille chercher sa compagne dans la tribu voisine et laisse sa soeur à un autre homme venu d'ailleurs. Le pacte et la paix s'instaurent sur cette base. Là aussi la fraternité apparaît comme un devoir.

N'est-ce pas le plus souvent une nécessité que d'aimer son frère de sang ou de circonstance, *un devoir d'amour*. On dit populairement qu'on choisit ses amis, pas sa famille. L'amitié diffère donc de la fraternité, mais à l'analyse pas de la façon dont on pourrait le croire. Les organisations qui vous imposent des frères se comportent comme des familles : elles vous donnent mêmes des frères qu'il faut impérativement aimer !

La fraternité apparaît alors comme une obligation ; elle est un *devoir*. On doit l'assistance à son frère, comme il vous l'a doit au nom d'une solidarité d'espèce animale, d'une solidarité contre l'adversité commune qui peut choisir au hasard chacun de nous, chacun des frères.